

A photograph of a brick building with a window and a sign for 'Greenwich LA'. The building has dark brown brickwork and a window with a decorative surround. A tree with green leaves is in the foreground. A sign is visible at the bottom of the image.

leonard  
michaels

---

sylvia

Greenwich LA

FULL SERVICE



LEONARD MICHAELS

SYLVIA

« *J'ai commencé à tenir un journal en 1961 alors que je vivais avec ma petite amie de l'époque dans un immeuble de Greenwich Village. Les murs étaient fins comme du papier à cigarettes et nos voisins entendaient presque tout ce que nous disions, d'autant mieux que la plupart du temps nous hurlions à pleins poumons. [Mais] je ne parlais [...] à personne et tenais un journal intime que je gardais secret.* »  
(L. Michaels, *Time out of Mind*).

Leonard Michaels rencontre Sylvia Bloch en 1960 et l'épouse deux ans après. Leur relation passionnelle se termine tragiquement un soir de 1964. Ce n'est que trente ans plus tard qu'il décide de faire le récit quasi clinique de ce premier mariage. Dans Manhattan alors en plein bouleversement, le couple croise et se mêle à des cohortes de marginaux et d'intellectuels – de Miles Davis à Jack Kerouac, en passant par Lenny Bruce.

« Chacune de ses pages témoigne d'un talent remarquablement original et brillant. »  
(William Styron)

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Céline Leroy*

<http://www.christianbourgeois-editeur.fr>

101927

978-2-267-02061-8



9 782267 020618

17 €

Derrière elle, j'ai aperçu le frigo et la cuisinière. Une demi-cloison où l'on avait pratiqué une ouverture séparait la cuisine du salon. Elle servait également d'étagère à un téléphone, des papiers, des livres et des vêtements. Un mur de briques nues dominait le salon. Il y avait une belle surface et le parquet brut avec ses planches pleines d'échardes rappelait un entrepôt. Le sol était jonché de sous-vêtements, de chaussures, de journaux. La lumière entrait à l'ouest par une fenêtre haute. Celle-ci donnait sur des toits jusqu'à l'Hudson River et, au-delà, jusqu'aux falaises du New Jersey. Dans la cuisine, une seconde fenêtre haute s'ouvrait à l'est, de l'autre côté de MacDougal Street, sur un immeuble identique à celui de Naomi. J'imaginai que cet appartement en plein Greenwich Village devait faire des envieux. « Déconne pas. Je paye quarante dollars de loyer par mois », a répondu Naomi. C'est à ce moment qu'elle m'a présenté Sylvia Bloch.

Elle se tenait pieds nus dans la cuisine et coiffait des longs cheveux noirs d'Asiatique avec une brosse. Elle était apparemment sortie quelques minutes plus tôt de la douche, une douche qui consistait en une cabine de métal tout en hauteur posée sur une plateforme à côté de l'évier de la cuisine. Un rideau en plastique empêchait de mouiller le sol. Elle m'a dit bonjour mais sans me regarder. Trop occupée à pencher la tête de gauche à droite, rejetant en arrière sa lourde crinière noire pareille à une écharpe brillante. La brosse glissait du crâne à la pointe des cheveux, puis soudain Sylvia s'est arrêtée, est entrée dans le salon et s'est laissée tomber sur le canapé, le dos appuyé au mur de briques, avant de s'avachir complètement. Derrière ses mèches sombres, j'ai alors aperçu ses yeux qui m'observaient.

La question de mon avenir venait d'être résolue pour les quatre années suivantes.

Sylvia était mince et bronzée. Ses cheveux lui descendaient à mi-dos. De longues mèches lui voilaient les yeux, donnant l'impression qu'elle était timide ou qu'elle se cachait modestement, mais aussi qu'elle était plus petite que la moyenne. Elle mesurait un mètre soixante-sept. Ses yeux, aussi noirs que ses cheveux, étaient vifs et brillants. Elle avait un long cou fin, des épaules larges, des hanches étroites, des poignets délicats, ainsi que ses chevilles. Sa silhouette, la surface lisse de son visage avec sa large bouche sensuelle me rappelaient les statues égyptiennes. Elle portait une robe en coton indien très légère arborant un motif floral compliqué de la même teinte brune que sa peau.

On s'est assis dans le salon jusqu'à l'arrivée du petit ami de Naomi. Il était noir à la peau claire, grand. Les couples mixtes étaient communs surtout chez les femmes juives, mais j'ai été surpris. J'avais du mal à faire la conversation, je m'efforçais de ne pas dévisager Sylvia. La chaleur estivale et le salon en désordre avec son parquet sale ruinaient ma concentration, me décourageaient de parler. Des paroles ont été échangées, mais ce n'était que banales formules de rigueur. Nous avons surtout transpiré en nous étudiant les uns les autres. Au bout d'un moment, Naomi a suggéré qu'on aille se promener. J'étais soulagé, reconnaissant. Nous sommes sortis dans la rue, formant un groupe aux contours plus ou moins indéfinis qui se dirigeait vers le parc de Washington Square. Naomi s'est approchée de moi par derrière. « Elle n'est pas belle, tu sais », a-t-elle murmuré.

La remarque m'a gêné. Mes sentiments se voyaient comme le nez au milieu de la figure. L'exotisme foudroyant de Sylvia m'avait hypnotisé. Naomi semblait vaguement ennuyée, comme si je l'avais déçue. Elle voulait parler, me remettre les idées en place, mais nous n'étions pas seuls. J'ai répondu par un : « Mmm. » Incapable de mieux, j'étais littéralement insignifiant. « Enfin, au moins elle est très intelligente », a ensuite concédé Naomi, bien qu'avec une certaine réticence.

Nous étions censés dîner ensemble avant d'aller voir un film, mais Naomi et son copain ont disparu, me laissant seul avec Sylvia dans le parc. Aucun de nous ne parlait. Nous étions devenus des handicapés sociaux, trop abrutis par nos émotions pour être drôles. Nous avons continué d'avancer, comme hébétés, dérivant dans une chaleur rêveuse. Nous nous étions rencontrés moins d'une heure plus tôt, et pourtant, il semblait que nous étions ensemble, dans la plénitude de ce moment, depuis toujours. Nous avons longé plusieurs pâtés de maison sans même flirter, nous regardant à peine, mais l'un près de l'autre. Finalement, nous sommes revenus vers l'immeuble ; sans raison, sans un mot, rebroussant chemin lentement à travers les rues bondées, puis dans l'entrée aux murs glauques, nous avons monté les six volées de marches jusque dans l'appartement à la saleté répugnante, tel un couple condamné à une assignation sacrificielle. Cette histoire a commencé sans début. Nous avons fait l'amour de l'après-midi au crépuscule, du crépuscule à la nuit.

Par la fenêtre ouverte du salon, nous pouvions voir le ciel nocturne et nous entendions les gens déambuler dans MacDougal Street, comme dans un carnaval de folie, hurlant, cassant des verres, cherchant la bagarre, assoiffés de sauvagerie. Quelqu'un a joué de la guitare dans un appartement voisin. Quelqu'un d'autre a pleuré. Des lumières ont filé sur les murs et le plafond. La ville s'est invitée dans le salon. Rien de tout cela ne nous concernait, nous qui étions allongés nus sur le canapé installé le long du mur en briques, juste assez large pour nous accueillir. Le sexe nous ayant permis d'accéder à une confiance innocente, nous avons commencé à parler. Sylvia m'a expliqué qu'elle avait dix-neuf ans et qu'elle venait de quitter l'université du Michigan, où elle avait rencontré Naomi. Quelques années plus tôt, son père qui travaillait chez Fuller Brush, était mort d'une crise cardiaque. Les médecins lui avaient conseillé d'arrêter de fumer. Il avait essayé, coupant ses cigarettes en deux moitiés qu'il coinçait derrière ses oreilles jusqu'à ce qu'il ne puisse plus se retenir d'en glisser une entre ses lèvres. Sa mère était une femme au foyer douée pour le boursicotage. Peu après la mort de son mari, on lui avait diagnostiqué un cancer. Sylvia lui rendait visite chaque jour à l'hôpital après le lycée. Elle m'a raconté que plus sa mère s'affaiblissait, plus ses sens s'aiguisaient, jusqu'au jour où même l'odeur du cordon du téléphone à côté de son lit s'est mis à lui donner la nausée. Après la mort de sa mère, Sylvia a vécu chez sa tante et son oncle dans le Queens. Elle faisait des cauchemars, entendait des voix moqueuses, comme si son statut d'orpheline l'avait rendue méprisable. Pour s'échapper de New York, elle s'était inscrite à l'université du Michigan

ainsi qu'à Radcliffe. Son petit ami étudiait à Harvard. Elle le décrivait comme très gentil, mignon, mince, un blond aux traits fins. Elle disait qu'elle était plus intelligente que lui, même si elle n'avait pas été prise à Radcliffe. Ils n'avaient pas besoin d'elle ; ils pouvaient facilement remplir toutes leurs classes de juives allemandes. Sylvia a vécu ce refus comme un affront personnel. Il a également marqué la fin de sa relation avec son petit ami. Son copain du moment travaillait dans un restaurant du quartier. C'était un grand Italien, beau, attentionné, très sensible et aimant. Il allait venir ce soir, a-t-elle annoncé. Il avait laissé son maillot de bain dans l'appartement et il devait passer le récupérer après sa journée de travail.

Sylvia était en train de m'expliquer comment elle avait rencontré Naomi, combien elle l'aimait. « Mais Naomi, elle, m'aime en théorie, pas en pratique. Elle est très critique, toujours à se plaindre parce qu'elle ne trouve pas une chaussure ou ses lunettes ou je ne sais quoi. Parfois, elle menace de ne pas remettre les pieds dans l'appartement si je ne fais pas le ménage.

— Vraiment ? »

J'entendais sans écouter.

Le petit ami n'allait pas tarder. Sylvia n'avait pas mentionné de petit ami avant de me laisser la déshabiller. Je me suis senti trompé. Je voulais partir. Elle avait un petit ami. Je l'aurais quand même fait, peut-être, mais je me trouvais soudain coupé d'elle, comme si, avançant dans le noir, j'étais tombé dans un puits, dans des ténèbres plus denses encore. Je voulais m'en aller et je me représentais mes vêtements

sur le sol à côté du lit. Je pouvais tendre le bras, attraper mes sous-vêtements et mon pantalon, m'habiller et partir. Je n'ai pas bougé d'un millimètre.

« Il a une clé ?

— Non.

— La porte est verrouillée ?

— Oui.

— Écoute, je devrais y aller. Je t'appelle demain matin.

— Reste. »

Elle s'est levée. Sans allumer la lumière, qui se serait vue par la porte vitrée, elle a circulé rapidement dans le chaos de l'appartement, repoussant livres et papiers, fouillant à tâtons dans des piles de vêtements jusqu'à ce qu'elle le trouve, un bout de chiffon parmi d'autres. Son maillot de bain. Elle l'a accroché dehors à la poignée de la porte, puis elle est revenue se coucher.

Nous sommes restés dans l'obscurité parfumée à l'attendre. Je voulais m'habiller, mais je n'ai pas bougé. Au bout d'un moment, nous avons entendu quelqu'un monter lentement l'escalier. Un homme. Il semblait se traîner de marche en marche, fatigué. Nous avons entendu ses pas sur le lino du couloir. À la lourdeur de son déplacement, j'ai supposé qu'il se doutait de l'infidélité de Sylvia. Il était corpulent. Il pouvait me briser le crâne. Il s'est arrêté à la porte, à trois mètres de nous. Il n'a pas frappé. Il avait vu son maillot et le regardait, lisait le message qu'il portait. Il avait travaillé toute la journée, avait monté six étages et, pour toute récompense, il avait droit à ce spectacle répugnant. J'imagine qu'il n'était pas stupide, mais même un génie aurait pu forcer cette porte de rien et faire

une scène. « Sylvia ? » a-t-il lancé. Son ton interrogateur était dénué de sens vertueux, seuls perçaient l'épuisement et la douleur de la journée. Nous sommes restés allongés sans faire le moindre bruit, respirant à peine, deux corps sans masse ni contour qui se dissolvaient en un pan d'obscurité. De par son ton, de par ce mot unique, « Sylvia », je savais ce qu'il pensait, comprenais son angoisse. Sylvia lui avait déjà fait du mal avant. Il ne voulait pas avoir la preuve qu'elle se trouvait dans l'appartement. Il longerait le couloir bruyamment. Il descendrait les marches quatre à quatre. Ne remettrait jamais les pieds dans cet endroit. Sa voix flottait encore entre nous.

« Sylvia ? »

Et c'est ce qu'il a fait, il est parti, a longé le couloir bruyamment, a descendu les marches quatre à quatre. Sa voix résonnait en moi. J'avais de la peine pour lui et me sentais responsable de sa déception. J'étais surtout frappé par l'efficacité de Sylvia, avec quelle rapidité elle avait remplacé un homme par un autre. Est-ce que cela m'arriverait aussi ? Bien sûr que oui, mais pour l'instant elle était étendue à mes côtés et l'incertitude cruelle de l'amour n'était encore qu'une idée, une saveur capricieuse, le doux chagrin d'une nuit d'été. Nous nous sommes tournés l'un vers l'autre, gagnés d'une énergie nouvelle après le drame de la trahison et, une fois de plus, nous avons fait l'amour.

Plus tard, Sylvia s'est assise nue sur le rebord de la fenêtre, la silhouette découpée sur le paysage de la ville à l'ouest, éclairée par les lumières du New Jersey. Elle m'a dévisagé comme si elle essayait de puiser en elle la force de prendre une décision, ou comme si elle se demandait quelle décision avait été prise.

Qu'avions-nous fait ? Qu'est-ce que cela voulait dire ? Des années plus tard, dans un accès de fureur, elle dirait : « La première fois où on a couché ensemble. La première fois... », ressortant du placard ce souvenir avec amertume en affirmant que je l'avais obligée à commettre des actes obscènes. Elle ne mentionnerait pas le petit ami de l'époque, n'évoquerait que le sexe, les menus plaisirs. J'en voulais trop. Elle avait trop donné. Des années plus tard, elle continuait de penser que j'avais une dette envers elle. Elle ne pouvait pas en définir la nature, ni l'exprimer clairement. C'était une dette sentimentale éternelle.

À l'aube, alors que nous n'avions pas fermé l'œil, nous sommes sortis dans la rue. Les détritits scintillants laissés par la nuit s'épalaient sur le trottoir, débordaient des poubelles et commençaient à puer dans la chaleur montante des premières lueurs du jour. L'humidité portée par une brume rougeoyante suintait de la chaussée inégale, bosselée, la croûte d'une terre mécontente et agitée. Il n'y avait pas de circulation ; les rues étaient désertes. Jusqu'à l'assaut du jour, la ville sombrait dans un sommeil profond, fétide. On l'avait usée jusqu'à la corde. Sur un banc, dans un petit square herbeux en retrait de la Sixième Avenue, nous nous regardions les yeux dans les yeux, remplis d'adoration, mais avec une certaine réserve ou un intérêt tardif, pour voir avec qui nous avions couché durant les dix dernières heures.

Sylvia m'a annoncé qu'elle partait le lendemain passer le trimestre d'été à Harvard. J'ai immédiatement pensé à son ex-petit ami. Il serait là-bas. J'étais jaloux. Je n'avais aucun droit pour prétendre à la fidélité de Sylvia et peut-être que je ne la voulais pas, mais j'étais

jaloux. Elle avait dit qu'elle aimait ses cheveux blonds, ses manières de goy, prévenantes, des manières d'aristocrate. Je supposais que Sylvia, si brune, devait trouver ce blond irrésistible. Leur histoire n'était pas terminée. Il était à Cambridge ; elle non – voilà tout. Bientôt ils seraient réunis. Elle le verrait. Les vieux sentiments renaîtraient. Je la perdrais. Puis elle m'a demandé si je voulais venir vivre avec elle à Cambridge. Elle gardait la tête bien haute, l'anticipation lui crispait le visage, comme avant de recevoir un coup.

Je la vois. Peut-être sais-je ce que je regarde.

J'étais fasciné par ces effets de lumière sur ses pommettes et l'espoir qui se lisait sur sa lèvre inférieure si pulpeuse. J'aimais son visage avec ses traits asiatiques, son aspect lisse, sa longueur et l'inclinaison de ses os. Cette crinière noire de cheveux raides qui contrastait avec ce faciès au teint mat et hautain semblait se rapporter à la question de ma présence à Cambridge. Je le sentais, Sylvia s'attendait à ce que je dise non, à être blessée. Mais elle se tenait de façon impériale. Elle avait raconté l'histoire de sa vie, éliminé un petit ami et m'avait demandé de vivre avec elle. Je ne me souviens pas d'avoir dit oui ou non.

Il fallait réfléchir à un tas de choses. Aucune de ces préoccupations n'avait à voir avec la manière dont les pommettes de Sylvia accrochaient la lumière, ni avec ses lèvres pulpeuses, ni même avec ses yeux à la concentration froide. Mais je n'arrêtais pas de revoir son visage. Je ne pensais à rien. Je voyais aussi le maillot de bain retourné, suspendu au bouton de la porte comme la carcasse vidée d'un poulet.

Une semaine plus tard, j'ai pris le train pour Boston. Sylvia a quitté son dortoir. Nous avons trouvé une chambre près de l'université dans une grande maison pleine de couloirs sombres.

J'ai pris le train. Nous avons trouvé une chambre...

En vérité, je ne savais pas exactement ce que je faisais ni pourquoi j'étais à Cambridge. Sylvia voulait que j'y sois. D'un point de vue pratique, rien ne me retenait ailleurs – pas de travail, pas de projet. Mon envie d'écrire des histoires équivalait à ne rien faire. Ça ne rapporterait rien. Ce n'était pas du travail. Chaque fois que je regardais le visage de Sylvia, j'aimais ce que je voyais, mais je n'étais toujours pas sûr de savoir pourquoi j'étais à Cambridge. Je n'étais pas sûr de grand-chose. Elle m'a manqué pendant la semaine qui a suivi son départ de New York, mais la force de mes sentiments n'avait d'égale que la confusion qu'ils provoquaient en moi. En vivant avec elle à Cambridge, je ne ressentais pas le besoin d'être ailleurs. L'été serait merveilleux, fleuri, parfumé. J'avais une petite amie. Pas d'obligations. Il ne me restait plus qu'à vivre.

La demeure où nous logions était encombrée de meubles massifs recouverts de draps blancs. Les volets étaient baissés et les portes fermées afin d'empêcher l'air ou la lumière de pénétrer à l'intérieur. Un homme d'une soixantaine d'années vivait là, circulant à pas feutrés au milieu des ombres et de ces formes volumineuses. Apparemment, il ne se servait de presque rien, gardait tout en l'état, dérobé à la vue, comme s'il attendait que le véritable propriétaire réapparaisse,